

La montagne et ses noms

Alexis Bétemps et Saverio Favre

Dans les vallées autour du Mont-Blanc, de part et d'autre des Alpes, le mot montagne recèle en patois un sens principal qui s'écarte de celui du même mot en italien ou en français, dérivé du latin MONS, et plus précisément du latin populaire *MONTANEA¹. Pour un Valdôtain ayant grandi dans un milieu agro-pastoral, et c'est le cas de la plupart des patoisants ayant franchi la quarantaine, montagne signifie alpage, dans le sens d'ensemble des pâturages et des habitations, en altitude, utilisés en été par les éleveurs. Ainsi, l'expression *allé eun montagne* a, pour un patoisant d'âge moyen, un sens bien différent que pour un randonneur : elle signifie monter à l'alpage ou y passer la saison comme domestique. Tous les seize points de l'Atlas des Patois Valdôtains (APV) nous donnent le même sens pour la forme, "montagne", c'est-à-dire alpage, avec l'exception de Fénis où elle est en alternative avec *alpadzo*. Généralement, l'alpage se compose de trois parties, à des altitudes différentes, que les vaches visitent successivement, entre mi-juin et fin septembre, de la Saint-Bernard à la Saint-Michel, en montant, puis en redescendant. À Gaby, on appelle *lou pi* (le pied) la partie basse, *lou trèmiaill*², la partie médiane et *la téhta* (la tête) ou *lou cappel* (le chapeau), la partie haute. Les deux premières formes, légèrement différentes, se retrouvent dans toute la vallée tandis que la troisième, dans la haute et dans la moyenne vallée est remplacée par des formes dérivées du celtique *CALMIS, *tsa* ou *sa*³. Les petits alpages à basse altitude, à gestion familiale, utilisés en mai et en octobre, s'appellent presque partout *mayèn*, de MAIUS, le mois de mai. À Ayas, Valgrisenche et La Thuile, on utilise les diminutifs de la forme montagne, respectivement *montagnón* et *montagnetta*. Le substantif *montagnar* ou *montagnìn* existe en Basse-Vallée mais il n'est généralement employé dans les communes de la vallée centrale que pour indiquer les habitants des hauteurs environnantes. À Saint-Christophe et à Quart, *Montagneun* est un ethnique pour les habitants d'un groupe de hameaux de Quart mais surplombant Saint-Christophe, à quelques mille cinq cent mètres d'altitude. À Lillianes, le *montagnìn* est le conducteur d'alpage⁴. Les paysans se définissent des *campagnar* plutôt que des *montagnar* même s'ils exercent leur activité en altitude. Cela, probablement, parce que même les habitants du fond des vallées ont une grande familiarité avec la montagne, grâce aux alpages et au système de transhumance qui comporte, pendant l'été, la "location" du bétail d'en bas aux gérants d'alpages et un contact suivi avec les gens d'en haut.

Le mot montagne, d'origine latine comme nous l'avons vu, a remplacé un autre mot beaucoup plus ancien, celtique ou préceltique, occupant le même

champ sémantique, c'est-à-dire, indiquant les pâturages d'altitude : *alp*. Le mot passe au latin sous la forme ALPIS, comme nom commun et comme nom propre, toponyme, indiquant la chaîne de montagnes séparant l'Italie de l'Europe⁵. En patois valdôtain, le mot survit avec le sens originaire, en alternative avec montagne, dans la vallée de l'Évançon (Ayas, Brusson) où il indique les alpages. On le trouve aussi dans toute la vallée dans les formes *inarpa* (montée à l'alpage) et *dézarpa* (descente de l'alpage) et les verbes respectifs. On parle aussi de *arpà* pour indiquer l'ensemble du bétail d'un alpage et *arpiàn* pour les domestiques d'alpage⁶. Les toponymes qui conservent le radical *arp* sont particulièrement nombreux, surtout pour les alpages : les différents *Ar, Arp, Alp, Ars, Arse, Arsin, Arpetta, Arpisson*, souvent fondus avec un autre mot, semblent être la dernière évolution du mot gaulois⁷. Rien qu'à Valgrisenche nous avons *La Grantà* (La Grande-Arp), *L'Arviéille* (L'Arp-Vieille) et *L'Arnouvva* (L'Arp-Neuve), *L'Alpetta*.

Et les sommets, ceux qu'on appelle couramment montagnes ? Comment les appelle-t-on en Vallée d'Aoste ?

Les Valdôtains, comme la totalité des montagnards oserais-je dire, n'étaient pas particulièrement intéressés aux pics, sommets, pointes, dômes, puys, dents ou aiguilles, convoitise des escaladeurs et objets d'admiration pour les esthètes de la plaine. Ils étaient plutôt sensibles à tout ce qui pouvait être une source de revenu pour améliorer leur train de vie.

Pour désigner les sommets on utilise un peu partout en Vallée d'Aoste des mots sur le modèle de *becca*, de BECCUS (bec), nom latin d'origine gauloise. Dans l'imaginaire valdôtain, la *becca* est une chose primordiale et le mot entre dans des expressions comme *vioù comme an becca*, vieux comme un pic. Et dans certains patois, il indique aussi l'organe sexuel de l'homme⁸. Quand on dit que les Valdôtains sont atteints de manies de grandeur... Un autre nom commun, probablement abandonné plus récemment, est *tor*, mot prélatin selon J. Henry, indiquant des aiguilles rocheuses (de genre masculin, à ne pas confondre avec les dérivés de TURRIS latin, de genre féminin, nous met en garde l'abbé Henry). Cet ancien radical aurait laissé des traces importantes dans la toponymie : Torgnon, Valtourneche, Grand-Tournalin, Chantorney, Rhutor sans parler des nombreuses *Tour* qu'on retrouve un peu partout⁹. Dans le Valdigne sont aussi fréquentes les formes *grigne* signifiant parois, pointe rocheuse, du pré latin *KRIN-TCHA¹⁰. Toujours dans la toponymie, on trouve de nombreuses traces de deux autres racines pré latines définissant des sommités : *pen* et *bar*. La première a donné le nom à la partie des Alpes qui va, justement, du Summus Penninus (col du Grand-Saint-Bernard), aux Apennins et aux contreforts qui séparent la Valleille de la Valnontey, à Cogne, Pène Blanche, la seconde est à l'origine du nom de la commune de Bard, du col de Bar, du Barbeston et de plusieurs autres toponymes encore¹¹.

Stériles et dangereux, les sommets étaient évités par les montagnards¹² et seuls les chasseurs avaient l'habitude de les escalader pour élargir leur horizon. Les pics, peu intéressants pour les montagnards, soit empruntaient leur nom à un toponyme d'en bas (*Becca de Viou, Becca de Ceré* etc.) soit, ils prenaient un nom inspiré à leur forme, leur couleur, leur position, ou bien encore, ils n'avaient pas de noms. Quand ils en avaient un, il était souvent plutôt employé par les étrangers, pèlerins, officiers, marchands, écrivains que par les montagnards. Ainsi, les principales montagnes avaient bien souvent déjà un nom consacré par des textes mais qui ne correspondait presque jamais, quand il existait chez nous, à celui utilisé par les montagnards.

Ces derniers étaient beaucoup plus intéressés aux cols qu'ils empruntaient régulièrement pour commercer avec les voisins ou tout simplement pour se déplacer. Ils les appelaient souvent fenêtres, d'où les nombreux *Col Fenêtre* qu'on retrouve un peu partout ou bien *mon*, monts : Mons Penninus, Mons Jovis autrefois en Vallée d'Aoste et, encore de nos jours, le Mont-Cenis et le Montgenèvre entre le Piémont, la Savoie et le Dauphiné. Ainsi, le Col du Mont, qui relie le Valgrisenche à Sainte-Foy en Tarentaise, serait une tautologie. La disparition de l'usage du substantif *mon* pour col doit être relativement récente si, comme l'affirme l'abbé Aimé Gorret qui écrit, en 1888-1889, dans son autobiographie, en parlant du temps où il était encore au séminaire, donc au début des années 1860¹³ : « ...on ne faisait pas encore la course de Zermatt mais simplement celle de Praborna¹⁴ et l'on traversait le mont Cervin au lieu du Saint-Théodule, qui ne marquait que le point culminant de la traversée ». Le col du Saint-Théodule était donc appelé, jusque vers la fin du XIX^e siècle, Cervin et la pyramide rocheuse qui domine la cuvette du Breuil, le Mattehörn des Valaisans germanophones, *Gran Becca*, nom qu'elle conserve dans le patois de Valtournenche qui, heureusement, jouit encore d'une bonne santé.

La découverte de la montagne par les alpinistes et par les touristes fait en sorte que l'intérêt pour les pics se développe, d'abord chez les visiteurs, puis chez les autochtones, et les nommer pour mieux les identifier devient une exigence, partagée, entre autres, par les cartographes¹⁵. Probablement, nous ne saurons jamais comment la plupart des noms actuellement en usage ont été attribués. Parfois, des formes connues ailleurs ont été introduites, parfois ils ont été adaptés plus ou moins adroitement à partir de la tradition et de la prononciation locales, parfois ils ont été carrément inventés, parfois ils rappellent le nom d'un alpiniste, qui, paraît-il, les a "conquis" et parfois, c'est le nom effectivement employé par ses riverains. Depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, baptiser ou rebaptiser les montagnes devient presque une compétition à laquelle participent parfois même des Valdôtains en toute bonne foi. Le mont *Emilius* ne doit pas son nom aux anciens Romains mais il fut ainsi appelé par l'illustre chanoine Georges Carrel pour honorer Mlle Émilie Argentier qui, première parmi les femmes, l'avait escaladé. Avant,

il s'appelait pic d'Onze Heures puisqu'à cette heure-là le soleil s'y trouve avant de rendre visite, une heure après, au pic de None voisin. Mais comme l'on sait, quiconque prendra l'épée, périra par l'épée, et à la mort du chanoine Carrel, son ami, le grand médecin valdôtain qui exerçait à Paris, Laurent Cerise, proposera d'appeler le pic de None, pic Carrel. La population qui, pourtant, avait petit à petit adopté le toponyme Émilius, continuera à dire pic de None et les cartographes continueront à l'écrire. Le recours aux pics comme indicateurs de l'heure était fréquent : il y a un Bec de None à Lillianes¹⁶ et le Barbeston, montagne qui sépare le vallon de Chalamy, à Champdepraz, de la vallée centrale, était appelé Pointe de Deux Heures à Saint-Vincent et Pointe de Douze Heures à Châtillon... Cela introduit un thème fort intéressant que nous pourrions, cependant, développer dans une autre occasion : celui des montagnes qui ont un nom différent suivant le lieu d'observation.

Il est significatif que les noms de la plupart des grandes montagnes qui entourent la Vallée d'Aoste, employés par les habitants, soient de véritables banalités, à l'étymologie transparente, qui nous fait penser qu'ils sont relativement récents. Cela est vrai à partir du plus haut, le Mont-Blanc. De la même couleur, à Valpelline, nous trouvons le Grand-Blantsin et la Tête-Blanche, près du Cervin nous avons la Dent-Blanche et les Cimes-Blanches, dans le massif du Rhutor nous rencontrons le Château-Blanc. Le Mont Rose et la Grande Rousse de Valgrisenche, contrairement à ce que la plupart des gens pensent ne rappellent pas des couleurs mais sont une adaptation du mot patois qui signifie glacier, *rouéze* ou *rouja*, suivant les zones. Même origine pour la Rose des Bancs de Champorcher. Le Mont-Gelé, près du Grand-Combin, nous rappelle aussi le glacier. D'autres toponymes s'inspirent de la forme du mont : les Grandes Murailles entre Valtournenche et Bionaz et la Granta-Parey (grande paroi) à Rhêmes. Et le mont Iséran, aujourd'hui Grand-Paradis, au nom prometteur, n'aurait-il pas été aux yeux de ses habitants aussi une grande paroi ? La Grande-Sassière¹⁷ au bout du Valgrisenche n'est qu'un grand rocher ainsi que la Grande-Perrière. Le Cervin est localement connu comme *Gran-Becca* et le mont Baron signifie sommet aussi. Il reste, bien entendu, beaucoup de noms à expliquer mais il est probable que ceux-là aussi ont été soit empruntés en bas ou ne sont pas plus originaux que ceux que nous avons cités.

NOTES

¹ Bessat Hubert – Germi Claudette, *Lieux en mémoire de l'Alpe*, Ellug, Grenoble, 1993.

² Le verbe *tramoué* signifie déplacer. L'allusion à la pratique de la transhumance est évidente.

³ « On sait que les vaches en montagne font en général cinq stations : 1. la première est la plus basse ; 2. la seconde est plus haute ; 3. la troisième est la plus haute de toutes : on y reste quelques semaines le mois d'août, alors qu'il fait plus chaud ; 4. puis on redescend au n. 2 ; 5. puis au numéro 1. La station la plus haute, soit la n. 3 s'appelle la *tsa*, du celtique *calmis, pâtura-

ge ». Henry Joseph, *Vieux noms patois de localités valdôtaines* (deuxième contribution), in *Le Messager Valdôtain*, Imprimerie Catholique, Aoste, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941.

⁴ Chenal Aimé – Vautherin Raymond, *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain*, Musumeci Editeur, Aoste, 1997.

⁵ Abry Christian, *Les racines de l'Alpe*, in "L'Alpe" N.1, Glénat, Grenoble, 1998.

⁶ Chenal Aimé – Vautherin Raymond, *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain*, Musumeci Editeur, Aoste, 1997.

⁷ Henry Joseph, *Vieux noms patois de localités valdôtaines*, in *Le Messager Valdôtain*, Imprimerie Catholique, Aoste, 1937.

⁸ Chenal Aimé – Vautherin Raymond, *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain*, Musumeci Editeur, Aoste, 1997.

⁹ Henry Joseph, *Vieux noms patois de localités valdôtaines*, in *Le Messager Valdôtain*, Imprimerie Catholique, Aoste, 1938.

¹⁰ Bessat Hubert – Germe Claudette, *Les mots de la montagne autour du Mont-Blanc*, Ellug, Grenoble, 1988.

¹¹ Perron Marco, *Enquête toponymique en Vallée d'Aoste*, in *Etudes Francoprovençales*, actes du 116^e Congrès National des Sociétés Savantes, Editions du CTHS, Paris, 1993.

¹² Revaudet Henry (Bétemps Alexis), *Le montagnard et la nature*, in *Liason* N. 1 (25), Musumeci, Quart, 1997.

¹³ Amé Gorret, *Autobiographie et écrits divers*, Edité par l'Administration Communale de Valtournenche, Turin, 1987.

¹⁴ Ancien nom francoprovençal pour Zermatt, que j'ai encore entendu employer par des Valtornains âgés, dans les années 70.

¹⁵ L'abbé Gorret, dans son article sur le Bulletin du CAI de 1867 "Quelques courses à Valgrisenche" nous avoue, en parlant du massif du Rhutor: "Je n'ose pas encore vous consigner les noms de ces glaciers et des pics qui les couronnent, on n'a su assez me les préciser..." Cette méconnaissance des noms de la part des habitants, nous fait penser qu'ils n'existaient pas, ou bien qu'ils étaient différents, selon les usages familiaux, l'abbé Gorret étant, à l'époque, vicaire à Valgrisenche, donc bien placé pour mener les enquêtes nécessaires.

¹⁶ Vescoz Pierre-Louis, *Géographie du Pays d'Aoste*, Imprimerie Mensio, Aoste, 1870.

¹⁷ A Valgrisenche, en patois, on l'appelle *Lléiretta*, petite moraine.